

Les ouvriers et M. Ruchonnet : au tir cantonal de 1868 à Lausanne

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 32

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les ouvriers et M. Ruchonnet à tir cantonal de 1868 à Lausanne.

On n'entend plus parler aujourd'hui de l'*Internationale*, cette grande association de travailleurs, qui fit tant de bruit il y a quinze ou vingt ans. Elle avait été fondée à Londres, lors de l'Exposition universelle de 1862, dans une réunion de délégués ouvriers des différentes nations; et en 1866 eut lieu, à Genève, le premier congrès ouvrier, où furent prises diverses résolutions importantes.

L'*Internationale* prit bientôt une extension considérable et vit augmenter chaque jour son influence en soutenant les grèves par des secours pécuniaires. Elle eut un congrès à Lausanne en 1867 et un à Bâle en 1868. Dès 1871, l'association eut encore quelques congrès, mais son importance alla toujours diminuant en Europe.

Mais, ainsi que nous l'avons rappelé il y a quelques mois, un grand réveil se fit dans le monde ouvrier, en 1889, pendant l'Exposition de Paris, où un congrès, composé des délégués de toutes les nations, institua la fameuse démonstration internationale du 1^{er} mai. Chacun sait le reste.

Cela dit, il est intéressant de rappeler avec quelle modération, on peut même dire avec quelle sagesse, les ouvriers de Lausanne, se rattachant à l'*Internationale*, formulaient alors leurs revendications. Les paroles échangées, au tir cantonal de 1868, entre les cinq associations ouvrières de Lausanne et M. Louis Ruchonnet, conseiller d'Etat, qui reçut leurs bannières, nous en donnent un bien bel exemple.

Voici ce que nous empruntons aux *Annales du Tir cantonal vaudois de 1868*, publiées sous les auspices de la Société vaudoise des carabiniers et du comité local :

Ouvriers, leur dit M. Ruchonnet, la liberté, basée sur l'égalité, fera un jour le tour du monde. La liberté, en effet, ne sera complète que le jour où l'égalité ne sera plus un mot, mais une réalité. Et, par égalité, je n'entends pas ces égalités violentes qui abaissent tout, mais celles qui s'imposent par la raison, l'intelligence et le cœur.

Vous avez apporté ici vos bannières, parce que vous saviez qu'elles seraient bien reçues. Soyez certains, en effet, que nous vous rendrons justice aussi longtemps que vous apporterez parmi nous la paix, que vous ne nous apporterez pas le niveau qui coupe les têtes élevées, mais le cric qui élève ceux qui sont en bas.

Après cela, les membres de l'*Internationale* se réunirent sous la cantine et échangèrent entre eux de nombreux discours généralement modérés. Un des leurs, M. Mottier, prononça ces sages paroles :

Le jour est prochain où le travailleur sera le maître; mais expliquons-nous: le maître par son intelligence. Or nous n'atteindrons ce but de nos aspirations que par l'instruction et la moralité. Ce qui nous manque, ouvriers vaudois, c'est la vie de famille, le respect pour la femme et l'amour des enfants. Tant que nous demeurerons ignorants et mauvais pères de famille, nous n'aurons pas le droit de demander notre émancipation. Un vivat à l'ère nouvelle, où l'ouvrier sera capable de représenter la nation, même au Conseil d'Etat.

Un autre ouvrier porta un toast énergique et enthousiaste à la santé de M. Ruchonnet, qui répondit en ces termes :

On a bu à ma santé personnelle. Je vous remercie; mais permettez-moi un conseil. Buvez plutôt à la santé des principes: les hommes passent et les principes restent. Mettez de côté les noms propres. Mais, de plus, mes amis, ne buvez pas aux principes, mais réalisez les principes.

Votre présence ici est un fait dont l'importance n'échappera à personne, car c'est la première fois que les sociétés ouvrières viennent s'asseoir à la table de la nation. Vous êtes dignes de l'occuper. Cette présence ne doit être pour personne un sujet d'inquiétude, car votre devise est *moralité et travail*.

La société se base sur la famille; soyez donc bons pères de famille, élevez vos enfants, et, pour les instruire, devenez savants vous-mêmes, habiles dans vos professions; cultivez aussi les idées religieuses, celles qui élèvent la moralité. Sans cela, mes amis, vous ne trouverez que doute et découragement, et non pas la force qui vous est nécessaire pour l'accomplissement de votre œuvre.

Pour lutter contre le capital, il faut devenir capitaliste, et vous pouvez tous le devenir. Songez à la puissance immense de l'épargne, de l'économie: vous êtes peu, sans doute, réunis ici, mais si vous êtes à la hauteur de l'idée, vous représentez des milliers d'hommes; songez à ce que produirait une cotisation de un centime par jour et par homme? Utopies, dira-t-on. Non, en réalité! Voyez ce tir, ce stand, ce pavillon des prix: tout cela serait incroyable si ce n'était réel; c'est un résultat de l'association, de l'union entre quelques hommes. Egaux par l'intelligence, par la nature, par le droit, proclamez que vous l'êtes de fait. Je bois à l'égalité.

Ce discours est chaleureusement acclamé par les ouvriers.

Un malin au théâtre.

La Chaux-de-Fonds, 5 août 1894.

Monsieur le rédacteur,

À plusieurs reprises, vous avez entretenu vos lecteurs des inconvénients que les chapeaux de dames présentent, au théâtre, pour la grande majorité des spectateurs qui restent tête nue.

Il faut user de ménagements envers les dames, c'est vrai, mais il y a une mesure à tout. Si en échange de ce que j'ai payé pour ma place de parterre ou de pourtour, on ne m'offre que la vue

d'une cathédrale de paille et de nœuds de rubans, j'ai le droit de protester, me semble-t-il. Eh bien, c'est ce que nombre de dames n'ont jamais su ou plutôt n'ont jamais voulu comprendre. Aussi, malgré toute la galanterie dont je suis capable, je ne puis le leur pardonner.

Quoi! pour le seul plaisir d'exhiber une coiffure monumentale, le sexe dit aimable, le sexe que nous avons l'habitude de considérer comme la plus belle moitié du genre humain, se plaît à boucher la vue, à masquer complètement la scène à cet autre sexe, moins beau peut-être, mais bon, généreux, et qui l'adore!... Voilà ce que je n'ai jamais pu comprendre.

Il faut avouer que nous sommes parfois bien débonnaires, nous autres fils d'Adam.

Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que malgré toutes les attaques dont les dames ont été l'objet, dans les journaux, au sujet de ces malencontreux chapeaux, aucune d'elles n'a osé répondre, aucune d'elles n'a trouvé quelque argument valable pour sa défense. Il faut que la cause soit décidément bien mauvaise.

Bref, voici à ce sujet une petite scène qui s'est passée, il y a quelques mois, au parterre de notre théâtre.

Une dame, assise aux fauteuils d'orchestre et coiffée d'un chapeau dont je n'essaierai pas de vous donner la description, ennuyait fort un monsieur placé immédiatement derrière elle. Il entendait, mais ne voyait absolument rien.

Ne sachant comment faire pour pouvoir jouir du spectacle, n'osant pas demander à la dame de vouloir bien enlever le monument dont elle s'était attifée, il imagina un moyen: celui de mettre son tube, qu'il tenait sur ses genoux. Il s'en coiffa donc résolument.

Aussitôt il entend crier derrière lui: « A bas le chapeau! à bas le tuyau de poêle!... » Or comme tout le parterre avait les yeux tournés vers lui, il dut se découvrir précipitamment.

À ce moment, la dame, par curiosité, se retourne, et ne voyant aucun chapeau derrière elle, se laisse intimider par tous ces regards et s'imagina que c'est à son chapeau qu'on en veut. Vite elle l'enlève, et la scène apparaît à l'auteur de ce truc nouveau genre.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, mes salutations bien cordiales.

Votre abonné, B.

Le mari de Suzelle.

L'express de Mulhouse venait de passer, ébranlant, d'un lourd fracas, les rails surchauffés; c'était au mois de mai, par une journée orageuse, la garde-barrière de Sierentz, les manches relevées, son drapeau à la main, demeurait encore immobile, son